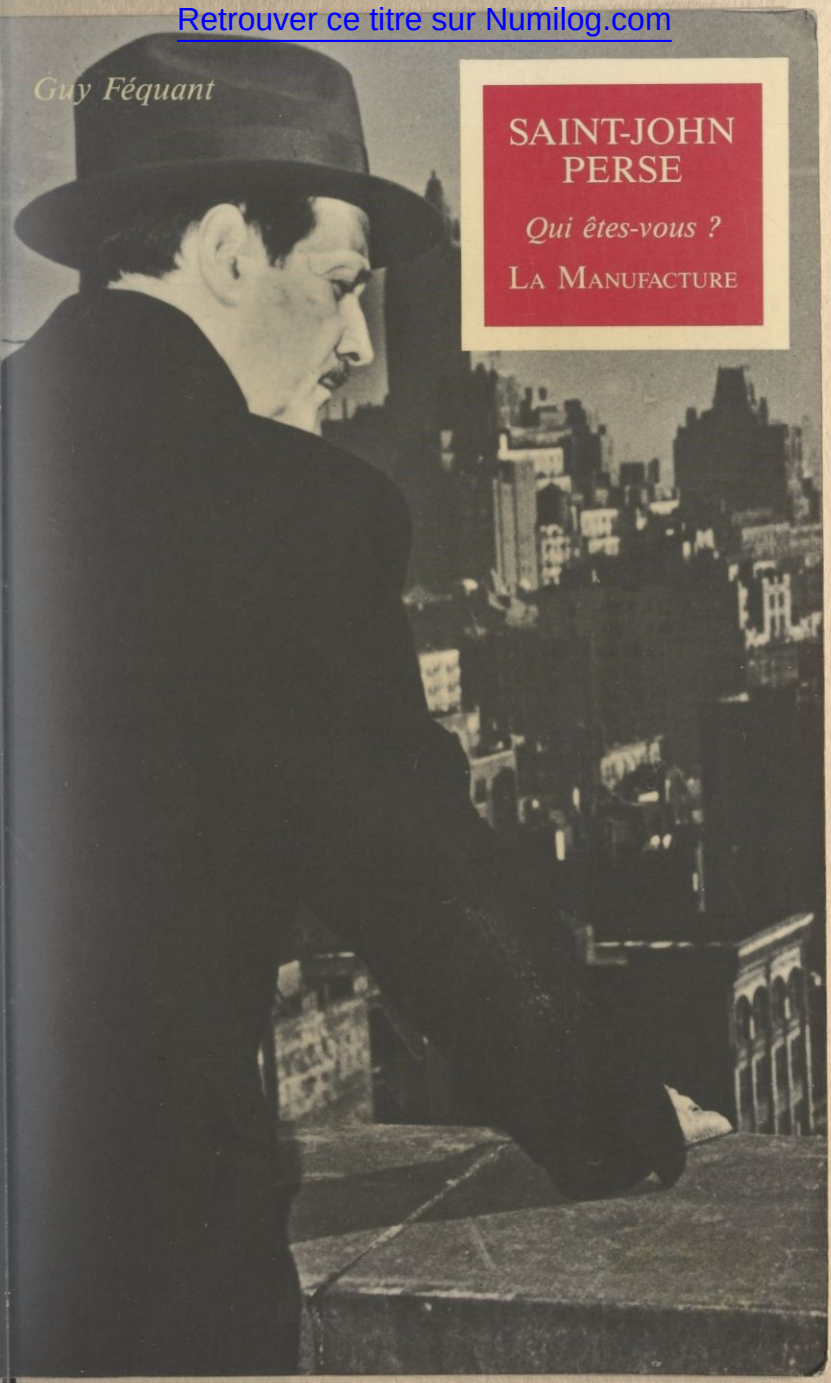
Retrouver ce titre sur Numilog.com

Guy Féquant

SAINT-JOHN PERSE

Qui êtes-vous ?

La Manufacture



Retrouver ce titre sur Numilog.com

QUI ÊTES-VOUS ?

Les ouvrages marqués d'un astérisque comportent des entretiens issus des archives de l'Institut national de l'audiovisuel (I.N.A.).

Dans la même collection :

FREDERIC DARD par Louis Bourgeois
JEAN GIONO par Jean Carrière*
MARGUERITE YOURCENAR par Georges Jacquemin
ALAIN ROBBE-GRILLET par Jean-Jacques Brochier
VLADIMIR JANKELEVITCH par Guy Suarès*
LE CORBUSIER par Gérard Monnier*
FRANCIS PONGE par Guy Lavorel
JEAN PAULHAN par André Dhôtel*
MICHEL FOUCAULT par Jean-Marie Auzias
HENRY MILLER par Frédéric-Jacques Temple
RAYMOND ARON par Nicolas Baverez
GUSTAVE ROUD par Gilbert Salem
JULIEN GRACQ par Jean Carrière
CARSON McCULLERS par Jacques Tournier
ALAIN RESNAIS par Jean-Daniel Roob

A paraître

ANTONIN ARTAUD par Alain et Odette Virmaux*
(accompagné d'une cassette de l'enregistrement de *Pour en finir avec le jugement de Dieu* d'A. Artaud.
HENRI MATISSE par Marcelin Pleynet
EMMANUEL LEVINAS par François Poirié
NATHALIE SARRAUTE par Simone Benmussa
ANDRE GIDE par Eric Marty*
EMMANUEL BERL par Bernard Morlino*
COLETTE par Jeannie Malize
CHARLES-ALBERT CINGRIA par Georges Borgeaud
PIER-PAOLO PASOLINI par Alain-Michel Boyer
PHILIPPE SOUPAULT par Bernard Morlino

Cliché de couverture : Alexis Leger, New York, 1939 (cl. Lucien Aignier, A.N.A.).

Retrouver ce titre sur Numilog.com

SAINT-JOHN PERSE

Qui êtes-vous ?

LA MANUFACTURE

Retrouver ce titre sur Numilog.com

© **LA MANUFACTURE, 1986**, 13, rue de la Bombarde, 69005 Lyon
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

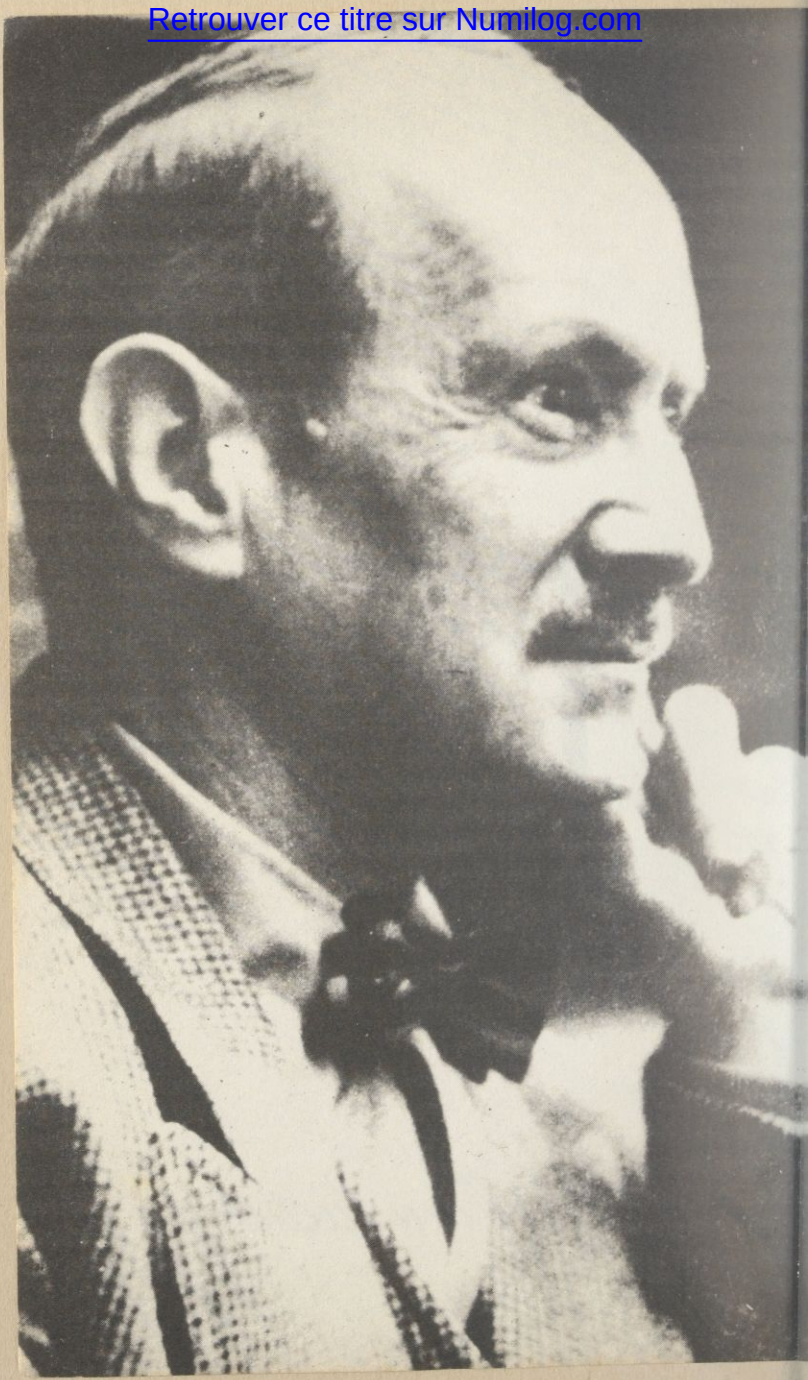
Guy Féquant

SAINT-JOHN PERSE

Qui êtes-vous ?

La Manufacture

Retrouver ce titre sur Numilog.com



Retrouver ce titre sur Numilog.com

Sommaire

Saint-John Perse ou la symphonie du monde 9

I. L'intelligence des visions 11

II. Les fifres de l'exil 21

III. Tous les chemins du monde 37

IV. C'est poétiquement que l'homme habite la terre 61

V. La face du dieu qui couchait là 79

Saint-John Perse : textes et discours 107

Chronologie 155

Bibliographie 171

◀ *(Cl. Gisèle Freund.)*

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Saint-John Perse, ou la symphonie du monde

A la mémoire de Maurice François, poète de la nature sans presque le savoir.

« Il ne faut qu'un faisceau de circonstances propices pour faire resurgir un être inconnu, infiniment sensible aux sollicitations de l'espace, vibrant à la moindre inflexion des ondes et baignant toujours dans la mer originelle. Il est antérieur aux analyses, aux divisions, spontanément animiste, et il entend la symphonie du monde. Ces secondes de clairvoyance, d'adhésion totale à l'univers laissent dans la mémoire un sillage phosphorescent, le regret des paradis perdus. »

Samivel,
L'Œil émerveillé

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

I
L'intelligence des visions

On ne lit pas Saint-John Perse et, à plus forte raison, on n'écrit pas sur Saint-John Perse, sans être parcouru par le frisson que provoque le face-à-face avec la hauteur et l'incommensurable. A mi-chemin entre l'effroi et la jouissance pure, ce frisson manifeste en nous le dialogue sans concession que se livrent le vertige et la sérénité, quelque chose qui confine à ce que les sages d'Israël appelaient la crainte de Dieu. Peu importe l'agnosticisme du poète ; peu importe le nom que son lecteur donne ou refuse de donner à cette épiphanie, à cette révélation sommitale : la poésie n'est ni un dogme réducteur ni une ratiocination scolaire ; la poésie n'est que vision. Rimbaud, comme on sait, invoquait même la voyance, mais je maintiens le terme de vision, à la fois plus immédiat, plus évident, plus embrasé des feux de l'éternité. Qu'on lise d'ailleurs avec attention la célèbre lettre à Paul Demeny, et l'on tombera sur cette phrase : « Il [le poète] arrive à l'inconnu et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! »

L'intelligence de ses visions : l'expression s'applique on ne peut mieux à Saint-John Perse qui, toute sa vie, dans les marais comme dans les déserts, sur les pierriers pyrénéens ou au cœur des mangroves américaines, pratiqua l'ascèse de la plus rigoureuse étude. Rien n'est plus étranger à la poétique persienne que l'exaltation facile du moi, suivie de sa projection sur une nature délibérément ignorée, et

Retrouver ce titre sur Numilog.com

réduite à une médiocre fonction d'écran. Chez Perse, l'analyse scientifique, c'est-à-dire la plus objective possible, constitue le fondement nécessaire, sinon suffisant, de l'entreprise littéraire et de la valorisation épique des éléments. En dépit de quelques ressemblances superficielles, nous sommes aux antipodes du romantisme hugolien. S'il fallait trouver à cette œuvre unique une lointaine parenté dans la tradition occidentale, il conviendrait de la chercher du côté des philosophes présocratiques — Héraclite et Parménide, Démocrite et surtout le superbe Empédocle d'Agrigente, prince d'une connaissance qui passe par l'anéantissement personnel et la métempsychose : « Car je fus, pendant un temps, garçon et fille, arbre et oiseau, et poisson muet dans la mer... » (fragment 117.) « Il n'y a pas de naissance pour aucune des choses mortelles ; il n'y a pas de fin par la mort funeste ; il y a seulement mélange et dissociation des composants du mélange. Naissance n'est qu'un nom donné à ce fait par les hommes. Quand les éléments mélangés viennent à la lumière du jour sous la forme d'un homme, ou d'une bête sauvage, ou d'une plante, ou d'un oiseau, alors on dit qu'il y a naissance ; quand ils se séparent, on emploie le mot de mort douloureuse. Mais ce nom ne se justifie pas... » (fragments 8 et 9.)

Comment ne pas citer également le fragment 1 de Parménide qui, dans la belle traduction de Jean Voilquin, sonne comme du Saint-John Perse et nous livre une troublante similitude d'images ? « Les cavales qui m'emportent m'ont mené là où me poussait l'élan de mon âme ; elles se sont élancées sur la route fameuse de la Divinité qui, en personne, conduit à travers toutes les villes l'homme savant. C'est de ce côté que l'on m'a conduit ; c'est là que m'ont emporté les coursiers très habiles qui traînaient mon char. Les Nymphes guidaient mes pas. L'essieu brûlant dans les moyeux — et que deux roues de part et d'autre entraînaient — faisait entendre le cri strident de la flûte, quand les filles d'Hélios, abandonnant la demeure de la Nuit pour me

Retrouver ce titre sur Numilog.com

guider à la lumière, écartèrent de leurs mains les voiles qui couvraient leurs têtes... »

Et, quelques lignes plus loin, l'accueil de la Divinité : « Jeune homme, qu'accompagnent les auriges immortels, toi que ce char amène jusqu'à notre demeure, sois le bienvenu ! Car ce n'est pas un sort funeste qui t'a fait prendre cette voie, fort éloignée des chemins frayés par les mortels, mais bien l'amour de la justice et de la vérité. Or, il faut que tu sois informé de tout, aussi bien du cœur inébranlable de la vérité bien arrondie que des opinions humaines. A celles-ci, on ne doit accorder aucune créance véritable... »

Qu'on ne s'y trompe pas : il n'y a pas seulement là une même musique, ou de simples réminiscences scolaires chez un homme pétri d'hellénisme. Nous sommes en présence d'une même interrogation métaphysique et — je reprends ce mot — d'une même vision. Qu'un soleil de sang se hisse au-dessus des vagues pétrifiées des sommets, que les vents étésiens creusent la mer violette ou que la neige souligne d'un trait de pinceau blanc les cimes lointaines du Pinde et de l'Etna, il s'agit toujours pour le spectateur d'élucider la scène, c'est-à-dire de la faire naître à la lumière de l'analyse et au chant solennel de la cosmologie. Et si parfois, comme dit Rimbaud, l'intelligence se perd, sa défaillance ne marquera que la reddition du poète aux splendeurs entrevues. Nous savons tous, avec La Rochefoucauld, que le soleil ni la mort ne se peuvent regarder en face. Nous savons aussi que Moïse, bien qu'il eût effectué un détour pour mieux observer le brasier du mont Horeb, dut ôter ses sandales et se voiler la face devant ce buisson qui flambait et ne se consumait pas. Il faut parfois assumer le risque de l'éblouissement, et même du feu empédocléen qui, en nous incinérant, nous délivre.

Disciple des "physiologues" archaïques, Saint-John Perse l'est aussi de Pindare, qu'il traduisit, et de toute la lignée des poètes qui n'eurent de cesse de scander dans leurs vers

Retrouver ce titre sur Numilog.com

la quête d'un ordre du monde : Eschyle bien sûr, mais aussi le Virgile des *Géorgiques* et de la *Quatrième Eglogue* (« Muses de Sicile, élevons un peu nos chants. ») et Dante, qui couronne par sa *Divine Comédie* la synthèse poétique de l'Antiquité et du Moyen Age, comme saint Thomas d'Aquin le fait dans le domaine philosophique à partir d'Aristote et de la théologie chrétienne.

On est en revanche beaucoup plus embarrassé pour trouver des influences modernes ou contemporaines. Non qu'elles n'existent pas, mais elles sont très diffuses et parfois fort éloignées du domaine poétique. L'éclatement du savoir à partir de la Renaissance, l'opposition ou, à tout le moins, la coupure entre les sciences exactes et les disciplines littéraires ont transformé le poète en une espèce d'écartelé intellectuel qu'un critique aussi sévère que superficiel pourrait assimiler à un touche-à-tout. Botanique et droit romain, ornithologie et géologie, navigation et sagesse orientale, rien de tout cela ne resta étranger à Saint-John Perse, qui cultiva toujours, pour nourrir son œuvre, un encyclopédisme exigeant. A la fin de sa vie, il s'intéressait à la physique des quanta.

De là, la variété du vocabulaire. Jamais auteur n'a concentré dans une œuvre aussi brève (moins de cinq cents pages et un seul volume de la Pléiade) un tel registre lexical, une telle profusion sémantique où se retrouve tantôt le sens ordinaire d'un mot, tantôt un emploi dialectal ou archaïque, sans compter le strict message de l'étymologie grecque ou latine. Et ce serait commettre un contresens total que de voir un parti pris d'obscurité ou d'affectation là même où le poète a recherché, par-delà les brumes de la langue vulgaire, l'exactitude et la limpidité, l'adéquation scientifique entre le mot et l'objet désigné. Cette volonté d'adhérer au réel, voire de se fondre en lui, est une constante de l'analyse persienne. Elle s'oppose radicalement au narcissisme romantique et aux pompes approximatives de tant de pseudo-chantres de la nature. Malgré la houle lyrique et les grandioses moments d'extase, *Anabase* et *Amers*

Retrouver ce titre sur Numilog.com

s'apparentent davantage, par certains aspects, à la nomenclature de Linné qu'aux alexandrins de Lamartine. Et la pensée est plus proche de Jean Rostand que de Paul Claudel. D'ailleurs, si on y réfléchit bien, la démarche du naturaliste décrivant, nommant et classifiant les espèces animales et végétales, ne participe-t-elle pas à l'acte poétique de jalonnement de l'univers, condition obligatoire de la connaissance — de la co-naissance ? Et seule cette rigueur préalable permet la dialectique harmonieuse du moi et du non-moi, les effets de zoom superbes entre microcosme et macrocosme dans un éternel pétillement de lumière :

> « — De la fissure des paupières au fil des cimes m'unissant, je sais la pierre tachée d'ouïes, les essaims du silence aux ruches de lumière ; et mon cœur prend souci d'une famille d'acridiens... » (*Anabase*, VII.)

> « Me voici restitué à ma rive natale... Il n'est d'histoire que de l'âme, il n'est d'aisance que de l'âme. Avec l'achaine, l'anophèle, avec les chaumes et les sables, avec les choses les plus frêles, avec les choses les plus vaines, la simple chose, la simple chose que voilà, la simple chose d'être là, dans l'écoulement du jour... » (*Exil*, V.)

> « Lève la tête, homme du soir. La grande rose des ans tourne à ton front serein. Le grand arbre du ciel, comme un nopal, se vêt en Ouest de cochenilles rouges. Et dans l'embrasement d'un soir aux senteurs d'algue sèche, nous éduquons, pour de plus hautes transhumances, de grandes îles à mi-ciel nourries d'arbouses et de genièvre. » (*Chronique*, I.)

Chaque strophe de Perse est une arabesque incandescente. Son architecture et sa concision confèrent aux mots une sorte de sur-puissance magique. Ils sont chauffés à blanc ; ils vous tisonnent et ils tisonnent l'univers. Parfois, aux franges de la nuit, ou dans les lactescences de l'aube, l'apaisement survient, envahit tout. On a envie de s'abandon-

Retrouver ce titre sur Numilog.com

ner. Plutôt que du sommeil inscrit comme un long point d'orgue dans le rythme circadien de tout être vivant, il faudrait parler d'un passage qui serait aussi élévation. Je serais tenté d'user du beau vocable de Dormition par quoi les théologiens, orthodoxes surtout, désignent la mort terrestre de la Vierge, seule créature qui, ayant eu dès avant sa conception le privilège d'échapper au péché originel, ne pouvait connaître la corruption létale et fut enlevée au ciel avec son corps d'innocence et de lumière. En cette innocence encore, nous retrouvons les prémices de l'acte poétique, lequel implique toujours, par rapport à son objet, écart maximal et communion naïve. Intelligence et don de soi. Recul et retrouvailles.

Rimbaud, toujours :

> « Elle est retrouvée.
> Quoi ? — L'Eternité.
> C'est la mer allée
> Avec le soleil.
>
> Ame sentinelle,
> Murmurons l'aveu
> De la nuit si nulle
> Et du jour en feu. »

Ici et là fleurit malgré tout l'angoisse, que Perse se hâte de pétrifier, de couler dans l'ambre des mots, face aux tempêtes du ciel et de l'histoire :

> « Et mon visage encore est dans le vent. Avec l'avide de sa flamme, avec le rouge de son vin !... Qu'on se lève avec nous aux forceries du vent ! Qu'on nous donne, ô vivants ! la plénitude de notre dû...
>
> Je t'interroge, plénitude ! — Et c'est un tel mutisme... » (*Vents*, II, 2.)

Mais aussitôt les éléments, qui ont l'éternité pour eux, reviennent comme une marée fatale et plénière :

> « Inonde, ô brise, ma naissance ! Et ma faveur s'en aille au cirque de plus vastes pupilles !... Les sagaies

Retrouver ce titre sur Numilog.com

de Midi vibrent aux portes de la joie. Les tambours du néant cèdent aux fifres de lumière. Et l'Océan, de toutes parts, foulant son poids de roses mortes, Sur nos terrasses de calcium lève sa tête de Tétrarque ! » (*Amers*, Invocation, I.)

« Que voulez-vous encore de moi, ô souffle originel ? Et vous, que pensez-vous encore tirer de ma lèvre vivante,
Ô force errante sur mon seuil, ô Mendiante dans nos voies et sur les traces du Prodigue ?
Le vent nous conte sa vieillesse, le vent nous conte sa jeunesse... Honore, ô Prince, ton exil !
Et soudain, tout m'est force et présence, où fume encore le thème du néant. » (*Exil*, III.)

En 1972, Saint-John Perse a quatre-vingt-cinq ans. Harcelé par la maladie, épuisé par le fastidieux travail qu'il s'est imposé en supervisant l'édition complète de ses œuvres dans la Pléiade, le vieux démiurge du Verbe soudain vacille. Il craint moins son propre anéantissement que le bilan de ce long Cantique à l'Etre obstinément décrypté et proclamé depuis plus de six décennies — depuis *Images à Crusoé*, écrit en 1904 et depuis ce séjour qu'il fit en 1907 en vallée d'Ossau et où il composa les premiers poèmes d'*Eloges*. Et c'est la nuit rouge de *Nocturne*, superbe et courte page, alternance de froids constats et de lueurs de forge, étreinte et brisement sous le soleil orgueilleux de Parménide. Jamais depuis Rimbaud, poète français ne s'était avancé si loin sur le chemin de braise, alors que les fruits de l'automne invitent à une cueillette sereine :

« Soleil de l'être, trahison ! Où fut la fraude, où fut l'offense ? où fut la faute et fut la tare, et l'erreur quelle est-elle ? Reprendrons-nous le thème à sa naissance ? revivrons-nous la fièvre et le tourment ? ... Majesté de la rose, nous ne sommes point de tes fervents : à plus amer va notre sang, à plus sévère vont nos soins, nos routes sont peu sûres, et la nuit

Retrouver ce titre sur Numilog.com

est profonde où s'arrachent nos dieux. Roses canines et ronces noires peuplent pour nous les rives du naufrage. »

Tant d'apostrophes pugnaces, tant de questions en forme d'invectives font irrésistiblement penser à *Une Saison en enfer*. Et dans le rejet de la rose en tant que symbole des faciles suavités littéraires, il y a quelque chose de la longue pièce adressée par Rimbaud à Théodore de Banville *Ce qu'on dit au poète à propos des fleurs*. Etrange rapprochement certes entre deux auteurs si différents, dont l'un sortait d'une adolescence fiévreuse et l'autre d'un destin marqué par une longévité patriarcale. Mais, en dépit de tous les systèmes psychologiques et historiques qui voudraient faire de l'individu un être en permanence englué dans un siècle, un milieu et un âge donnés, reconnaissons ceci sans détour : à vingt ans et à quatre-vingts ans, il est des questions que l'homme se pose de la même manière. Pourquoi les réponses, ou pour mieux dire, les tentatives de réponses, ne se ressembleraient-elles pas ?

Où Perse demeure rigoureusement lui-même, c'est dans la désignation de cette fleur qui, à l'opposé de la rose horticole, incarne à ses yeux la nature végétale sauvage qui n'a cessé de le fasciner : la rose canine, "rosa canina", c'est tout simplement le nom scientifique de l'églantine, compagne des ronces dans les friches et au bord des chemins. Mes ancêtres ardennais, eux, parlaient comme Rimbaud en son très réaliste poème *Les Premières Communions*. Ils disaient crûment "le rosier fuireux", c'est-à-dire "le rosier foireux". Plus d'un commentateur de Rimbaud a buté sur l'expression sans la comprendre. Il lui aurait suffi d'interroger un paysan du côté de Rethel ou de Vouziers, qui lui eût vite désigné des buissons de "roses fuireuses". De nos jours, l'expression disparaît. Les églantiers aussi. On voit de moins en moins, dans nos campagnes cultivées, ce bouquet délicat que posaient à l'orée des champs les divinités printanières, ces fleurs rose pâle et odorantes, ces folioles dont le vert tendre chantait même sous la

Retrouver ce titre sur Numilog.com

pluie, ces longues tiges épineuses et arquées où le bruant jaune s'égosillait. Nous approchions ; la flamme de soufre s'envolait ; seule restait l'offrande de la rose sauvage.

Mais notre époque vulgairement prométhéenne ne supporte plus rien qui ne soit le fruit de ses entreprises. En refusant l'altérité de la nature, l'homme prépare la termitière compacte, trou noir soumis à la seule loi du nombre, tombeau pour la beauté, pour l'interrogation libre, pour la fulguration du poème. Cet anti-cosmos nie tout ce par quoi je respire et je vis. Empédocle, au moins, avait choisi librement sa mort, et c'est un cratère de lumière qui l'avait absorbé. Il s'était tué par son propre bond dans la fournaise. « Ardentem Aetnam insiluit » dit Horace. Ce verbe suscite une image très forte de dynamisme et d'alacrité. Rien à voir avec l'antre où tourne en rond le troupeau béat.

Je lis d'abord Saint-John Perse pour n'être pas englouti. Orgueil ? Peut-être. Mais c'est un orgueil qui, au contraire de la vanité, donne la main à la suprême modestie, puisque sur la vague qui me porte, ma conscience limpide me murmure que je ne pèse pas plus lourd qu'un pétale d'églantine.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

QUI ÊTES-VOUS?

Certains s'obstinent à l'appeler Alexis Leger, et c'est déjà signe d'estime. Le collaborateur de Briand, le diplomate sans peur et sans reproche, la bête noire de Hitler dans les négociations internationales, le chantre de l'Europe trente ans avant le traité de Rome : il fut tout cela, et au plus haut de ce qu'il pouvait être. D'autres ne connaissent

et ne veulent connaître que Saint-John Perse, l'immense poète de la pluie et du vent, de la mer et des oiseaux, des flagellations de tous les exils. Il se trouve peut-être encore des gens qui ignorent que ces deux identités consacrent une seule et même personne, mais deux vocations. Comme nul n'est prophète en son pays, les Français l'admirent de loin sans trop le fréquenter. Mais le prix Nobel de littérature, obtenu en 1960, consacre Perse comme le plus grand poète de langue française du vingtième siècle. Aux Etats-Unis, dans les pays d'Europe du Nord et dans tout le domaine hispanophone, il est traduit, lu, admiré. En France, son heure viendra quand ses compatriotes se réconcilieront avec la haute poésie, quand ils sauront faire rimer culture avec ouverture et avec nature. Saint-John Perse a le vingt et unième siècle pour lui.

Arts
Sciences
Pensée

Des spécialistes et des écrivains présentent les grands personnages contemporains dans le domaine des Arts, des Sciences et de la Pensée.

EDITIONS LA MANUFACTURE

I.S.B.N. 2-904638-80.6
Prix : 48 F T.T.C.
X.86

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre